

Adieu à Paris

Adieu, Paris, adieu, ville où le cœur oublie !

Je reconnais le chemin vert

Où j'ai quitté trop tôt ma plus douce folie ;

Salut, vieux mont de bois couvert !

J'ai perdu dans ces bois les ennuis de la veille ;

J'ai vu refleurir mon printemps ;

Après un mauvais rêve enfin je me réveille

Sous ma couronne de vingt ans !

C'est au milieu des bois, c'est au fond des vallées,

Qu'autrefois mon âme a fleuri,

C'est à travers les champs que se sont envolées

Les heures qui m'ont trop souri !

Les heures d'espérance ! adorables guirlandes

Qui se déchirent dans nos mains

Quand nous touchons du pied le noir pays des landes

Familier à tous les humains.

Ne trouverai-je pas le secret de la vie,

Seul, libre, errant au fond des bois,

À la fête suprême où le ciel me convie,

À la source vive où je bois ?

Ignorant ! Je lisais gravement dans leur livre ;

Maintenant que je vais rêvant,
Dans la verte forêt mon cœur apprend à vivre
Et mon cœur redevient savant.

Approchez, approchez, Visions tant aimées ;
Comme la biche au son du cor,
Vous fuyez à ma voix sous les fraîches ramées,
Et pourtant je suis jeune encor.

Vous fuyez ! Et pourtant vous n'êtes pas flétries,
Sous ce beau ciel rien n'est changé :
J'entends chanter encor le pâtre en ses prairies,
Et dans les bois siffler le geai.

Ah ! ne vous cachez pas, ô Nymphes virginales !
Sous les fleurs et sous les roseaux.
Suspendez, suspendez vos courses matinales,
Sirènes, montez sur les eaux !

Amour, Illusion, Chimère, Rêverie,
Sans moi vous allez voyager.
Arrêtez ! Vous fuyez ? Adieu ! Dans ma patrie
Je ne suis plus qu'un étranger.

Il ne s'arrête pas, blondes enchanteresses,
Votre cortège éblouissant.
Heureux sont les amants, heureuses les maîtresses,
Que vous caressez en passant.